drait se communiquer pour réclamer notre assistance, celui d'un personnage très connu, mort il y a deux ans, se manifeste, et montre des sentiments bien différents de ceux qu'il avait de son vivant, et qu'on était loin de lui supposer.

Allégorie de Lazare.

(Méd. M. Alfred Didier.)

Christ aimait un homme nommé Lazare, et lorsqu'il apprit sa mort, sa douleur fut grande, et il se fit conduire auprès de son tombeau. La sœur de Lazare suppliait le Seigneur et lui disait : « Est-il possible que vous puissiez rendre la vie à mon frère ? O vous, qui l'aimiez tant, rendez-lui la vie !

Monde du dix-neuvième siècle, tu es mort aussi ; la foi, qui est la vie des peuples, s'éteint de jour en jour ; en vain quelques croyants ont voulu te réveiller dans ton agonie : il est trop tard ; Lazare est mort ; Dieu seul peut le sauver.

Christ se fit donc conduire au tombeau ; on souleva la pierre du sépulcre, le cadavre entouré de bandelettes se présenta dans toute l'horreur de la mort. Christ jeta un regard vers le ciel, prit la main de la sœur et levant son autre main vers le ciel il s'écria : « Lazare, relève-toi ! » et malgré les bandelettes, malgré son linceul, Lazare se réveilla et se leva.

O monde ! tu ressembles à Lazare, rien ne peut te redonner la vie ; ton matérialisme, tes turpitudes, ton scepticisme sont autant de bandelettes qui entourent ton cadavre, et tu sens mauvais, car tu es mort depuis longtemps. Quel est celui qui te criera comme à Lazare : au nom de Dieu, Relevez-vous ? C'est le Christ qui obéit à l'appel de l'Esprit-Saint. Siècle, la voix de Dieu s'est fait entendre ! es-tu plus pourri que Lazare ? LAMENNAIS.

Le lutin familier.

(Méd., madame Costel.)

Je ne me suis jamais communiqué à vous, et je suis très heureux d'augmenter votre pléiade littéraire. Vous savez, vous qui m'avez lu avec tant de goût, quelle devination j'avais de ce qu'on appelle le monde fantastique. Souvent seul, dans les longues soirées d'hiver, recueilli au coin de mon foyer solitaire, j'écoutais gémir les notes plaintives du vent. Tandis que mon œil distrait suivait vaguement les dessins enflammés du feu, certainement le lutin domestique m'entretenait alors, et je n'inventais pas Trilby ; je répétais ce qu'il avait murmuré à mon oreille attentive. La charmante chose que de sentir vivre autour de soi ces hôtes invisibles ! Avec eux, point de mystères : ils vous aiment quoique et malgré, vous connaissent mieux que vous ne le faites vous-mêmes. Dans ma vie littéraire, dans ma vie d'homme, je leur dois, à ces invisibles amis, et mes meilleurs succès, et mes plus chères consolations. A mon tour, maintenant, de murmurer aux oreilles amies les choses que le cœur devine et ne répète pas. C'est vous dire, cher médium, que j'aurai souvent le doux privilège de causer avec vous. Charles NODIER.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.